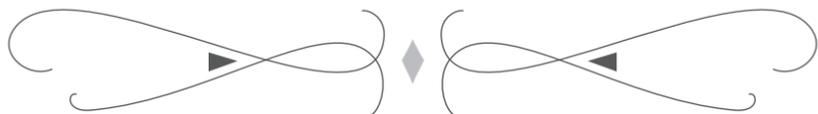


MICHEL  
JEAN

Elle *et* nous

Libre  Expression

Elle *et* nous



# 1

## LUI

Le corps devant moi repose, figé dans la mort. Un cadavre embaumé. Voilà tout ce qu'il reste de cette silhouette autrefois robuste et souple. Rien ne subsiste de sa jeunesse, maintenant que ses beaux yeux noirs se sont fermés définitivement. Rien de l'être qui a souvent bravé le froid et parfois la faim. Ce corps a frissonné de peur, senti le plaisir.

Cette dépouille pommadée a dans sa jeunesse traversé en raquettes des forêts couvertes de neige épaisse, couru en mocassins sur l'humus moelleux. Ce corps qui a été jeune, mûr, et que j'ai connu déjà vieux n'est plus qu'une carcasse vidée de ses entrailles, offerte aux regards humides de la famille nombreuse qu'elle a engendrée.

Quand ce corps a vu le jour, Hitler n'était qu'un adolescent rêvant d'entrer à l'Académie des beaux-arts de Vienne, Théodore Roosevelt était le président des États-Unis, Laurier, le premier ministre du Canada. La Chine n'était encore qu'un empire déchiré où personne ne connaissait le nom de Mao, Israël, un rêve fou. Les frères Wright venaient de réussir le premier

vol mécanique de l'humanité. Cent années de vie. Un siècle d'histoire qui se retrouve dans les livres.

Je cherche dans ce visage aux joues affaissées, ridé comme une vieille pomme, les traits qui ont été autrefois ceux d'une jeune femme au regard sombre, qui aimait s'enfoncer dans la forêt silencieuse, qui savait trouver les herbes et les racines pour soigner. Ses mains, posées sur son ventre, et ses doigts desséchés tiennent un chapelet noir. La peau tannée comme un vieux cuir est restée foncée. Rappel du sang qui courait dans ses veines. Montagnais, comme elle le disait. Innu, comme on l'appelle maintenant. Je pose ma propre main près des siennes, tentant d'y voir une ressemblance. J'ai les mêmes doigts fins aux jointures légèrement sail-lantes, mais la paume un peu plus longue. Ma peau aussi paraît plus foncée que celle de la moyenne des gens. J'aimerais pouvoir lire les lignes de sa main. Comprendre.

Remonter dans le temps. C'est ce que j'avais l'impression d'avoir fait depuis le matin. J'ai pris la route tôt, roulé sur la Transcanadienne jusqu'à Québec, puis viré à gauche sur la 175 qui file vers le nord. Vers le lac.

Il faisait chaud comme rarement dans ce pays nordique. J'ai roulé vitres baissées, profitant du souffle doux de juillet. Enfant, je détestais traverser la réserve faunique des Laurentides. Le « parc », comme on l'appelait à l'époque. Comme on l'appelle encore. Je me souviens du temps où il fallait s'arrêter à l'entrée, contrôlée par des gardes-chasse,

qui vérifiaient alors le nombre de passagers dans chaque véhicule, notaient l'heure du passage avant de nous laisser plonger dans la forêt.

Je connais chaque lac et chaque montagne. Je les ai observés si souvent. Toujours pareils. Éternels. J'ai perdu mon père, plusieurs amis. Mais les lacs et les montagnes, eux, sont encore là.

Je me suis arrêté à l'Étape pour faire le plein. Cette aire de service n'est guère plus qu'un *truck stop* de nos jours. Je me souviens pourtant du beau restaurant où l'on s'arrêtait autrefois. Lui aussi a disparu. Des comptoirs de restauration rapide le remplacent.

Une fois passée l'Étape, à mesure qu'on pénètre dans les montagnes, la route s'élève au-dessus de vallées boisées profondes, au fond desquelles coulent des rivières noires comme le granit des montagnes qui les surplombent. Paysages austères à la beauté grave.

La route a été refaite et plusieurs des virages serrés ont été éliminés. C'est presque une autoroute maintenant. Au kilomètre 166, comme toujours, j'ai tourné à gauche sur la petite route qui monte directement vers le nord et s'enfonce dans de ténébreuses montagnes. Le « petit parc », comme le surnomment encore les gens de la région. Le tracé de cette route n'a pas été modifié, lui. Sinueuse et accidentée, elle se faufile entre les pics et les lacs, passe au pied du mont Apica, le plus haut sommet de la région. Un géant silencieux qui domine le paysage.

Il y avait autrefois au sommet une station radar. Elle faisait partie de la ligne Dewey, qui traçait

une ceinture de surveillance militaire destinée à prévenir une éventuelle attaque de l'URSS.

Comme le mur de Berlin, la ligne Dewey est devenue obsolète, et la petite station radar, nichée si haut qu'il fallait un regard habitué pour la discerner sur la cime des rochers, a été détruite. Chaque fois que je passe, je scrute le sommet du mont Apica. Un vieux réflexe. Enfant, je trouvais extraordinaire de penser qu'il existait une vraie installation militaire dans ce coin reculé du monde qui n'avait jamais connu la guerre.

Plus loin, la route émerge du massif montagneux pour déboucher sur une plaine tranquille, s'étendant autour d'un lac qui se prend pour une mer. Une oasis au milieu d'un désert d'épinettes. On ressent un soulagement quand on quitte la forêt sauvage, comme les vieux, contents d'avoir passé au travers de l'hiver le printemps venu.

La route plonge vers les champs cultivés sillonnés de petits vallons. Le chemin contourne aujourd'hui les villages d'Hébertville Station et d'Hébertville Village. Il file tout droit vers Alma, ma ville natale.

J'y suis arrivé à l'heure prévue. Deux heures avant les funérailles. Je ne sais pas si Alma a mal vieilli ou si la nostalgie a embelli les souvenirs que j'en ai gardé. Le vieux garage à la forme arrondie, dont l'auto sur le toit m'impressionnait tant quand, assis sur la banquette arrière de la Ford de mon père, je passais devant, existe toujours. Le Goofy Burger, lui, a disparu. Mais le Dixie Poulet tient encore le coup. Je n'y suis jamais entré. Malgré tout, il fait partie de mes souvenirs d'enfant.

Je n'ai vécu que deux ans dans cette ville. Et pourtant, j'y reviens toujours comme au bercail. Étrange sentiment d'attachement. Les racines, j'imagine. Peut-être aussi est-ce parce que j'y suis venu si souvent en visite avec mes parents. Ou en vacances. À Noël. Alma me paraît un peu vieillotte maintenant. Mais j'en ai conservé le souvenir d'une ville dynamique, habitée par des gens entreprenants.

J'ai trouvé le salon funéraire facilement. Il est situé tout près de la succursale de la Société des alcools devant laquelle j'ai déjà eu un accident d'auto. Un face-à-face dans lequel j'aurais pu être tué. Mais je ne l'ai pas été. Alors je suis ici. Aux funérailles de ma grand-mère, Jeannette.

La grande salle est bondée. J'avance lentement dans une foule compacte, reconnaissant beaucoup de visages qui s'illuminent en me voyant. Sourires, regards brillants. Les liens noués dans l'enfance par le sang restent étonnamment forts.

Je me fraie un chemin vers le cercueil, émerge de la masse de gens. Devant moi, ma mère, ses sept sœurs et son frère unique alignés dans un rang ordonné. Il ne manque que Gertrude, décédée d'un cancer il y a quelques années. Les enfants de ma grand-mère acceptent les condoléances d'une longue file de proches. Chacun réagit à sa manière. Certains sourient, d'autres pleurent.

Ma mère semble à la fois atterrée et soulagée de se trouver parmi les siens. Au bout de la file, un cercueil de bois. Étendue à l'intérieur, ma grand-mère. Silhouette frêle et pâle. Toute ratatinée.

J'attends mon tour pour saluer mes tantes, vais les embrasser. Je serre la main de mon oncle. Prends ma mère dans mes bras. Le rituel de la mort. Je vais m'agenouiller devant la dépouille. Des larmes coulent. Mille souvenirs d'enfant. Mille regrets d'adulte. Je me rappelle être venu au salon lors du décès de mon grand-père. J'étais simplement heureux de le voir. Mais l'image de ma grand-mère éplorée au fond de la salle m'avait attristé. Pour l'enfant de cinq ans que j'étais, grand-papa était encore là. Je ne comprenais pas ce qu'était la mort. Mais la peine de grand-maman, je la sentais.

J'observe maintenant son visage rond. La vie y a disparu, mais pas la noblesse de ses traits. Je ferme les yeux. Je revois les parties de cartes clandestines le soir du réveillon de Noël, alors que j'aurais dû dormir pendant que mes parents assistaient à la messe de minuit. Nos sourires complices. Les expéditions de cueillette de bleuets. Elle pouvait endurer les moustiques pendant des heures sans jamais se plaindre, tandis qu'ils me rendaient fou au bout de quelques minutes.

Des images dont je suis moins fier me reviennent aussi. La fois où je l'ai reprise, alors qu'elle m'aidait à faire mes devoirs. Elle avait dit É au lieu de E accent aigu. Je l'avais corrigée sèchement, comme un enfant sûr de lui peut parfois le faire. Je me souviens de l'humiliation dans son regard. Qu'elle sût lire représentait déjà un exploit en soi. Je le réalise aujourd'hui, mais qu'un adulte fasse une faute de français me paraissait inacceptable à l'époque.

Il est trop tard pour s'excuser lorsqu'on se tient devant un cadavre. Je me contente de fermer les yeux, de formuler une vague prière. Paroles lancées au ciel pour celle qui s'est évanouie.

Je rejoins les cousins, les oncles. Tant de visages familiers et aimés que la vie a changés. Le temps qui s'écoule.

Puis arrive le moment du dernier adieu. Le prêtre se place près de ma grand-mère. Solennel. Il appelle tout le monde au silence en levant cérémonieusement les bras devant lui.

«Le temps est venu de dire un dernier au revoir à Jeannette. Elle repose auprès de Dieu, auquel elle a confié sa vie.»

L'assemblée est soudain plongée dans un silence rigoureux. Un silence de mort.

Puis, nous prions. Ma mère pleure, comme la plupart de ses sœurs. Leur frère a lui aussi le regard humide. Ça y est. Les dernières secondes, les derniers regards tournés vers ce visage impassible.

À l'instant où un homme en costume noir va fermer le couvercle de bois verni, une voix se manifeste au fond de la salle. Douce, mais assurée.

«Est-ce qu'on peut faire une prière pour Jeannette dans sa langue ?»

Tous les regards se tournent vers celle qui vient de parler. Une femme à peine plus vieille que moi, aux traits arrondis caractéristiques des Indiens. Elle a des yeux fiers et doux. Autour d'elle, une quinzaine de personnes d'âges divers. Tous des Indiens aussi. Assis sur une chaise droite, un très vieil homme semble perdu dans ses pensées, les mains posées sur ses genoux. Gérard, le plus jeune

frère de grand-maman. Le dernier survivant de cette génération.

L'assemblée acquiesce à la demande dans un murmure poli accompagné de hochements de têtes.

Les paroles psalmodiées s'élèvent lentement, flottent au-dessus de la salle, telle une formule d'envoûtement. Pas une prière. Plutôt un chant. Une incantation dans une langue inconnue, mais mélodieuse, qui transforme complètement l'ambiance dans la pièce. Nous nous retrouvons soudainement dans un autre monde. Ailleurs. Et pourtant, toujours avec elle. Nous avons quitté la ville pour la forêt.

Les Indiens chantent en chœur et nous les écoutons. Un moment, deux univers se rejoignent. Ils nous rappellent que cette femme fière, que j'ai connue toujours tirée à quatre épingles – Simon Chang était son couturier préféré –, avait aussi été la tante de celle qui venait de prendre la parole, et la sœur aînée de Gérard, le vieux conteur de Mashteuiatsh. Le dernier des enfants de Thomas et d'Almanda Siméon encore vivant. Je perds ma grand-mère, et la réserve perd l'ancienne de la communauté, la plus vieille de ses membres.

Dans cet ultime instant, alors qu'elle offre encore son visage aux siens, Jeannette Siméon rassemble une dernière fois autour d'elle les deux hémisphères de sa vie et deux mondes.

Pourquoi le destin nous a-t-il placés, nous, ses enfants, de ce côté-ci ? Et pas dans celui où elle a grandi ? Qu'est-ce qui a provoqué cette frac-

ture ? Quel événement l'a fait dévier de la voie qui lui était destinée, de cette voie que le reste de sa famille a suivie ?

